



402

# LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M.<sup>me</sup> Ple Borain r. b.<sup>me</sup> du rempart au coin de la Ch.<sup>me</sup> d'Antin Robes de M.<sup>me</sup>  
 Quiller r. de Choiseul 23. Manteau de la Maison Coucbonnal r. Richelieu 25. Corsets de M.<sup>me</sup>  
 Dumoulin r. b.<sup>me</sup> du rempart 44 Parfums de la M.<sup>me</sup> Gelle r. des Vieux Augustins 37.  
 Dentelles des Fabriques Françaises et Belges r. Vivienne au coin du Boulev.

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et Cie Place de la Bourse.

Supermerie de Rouen rue de la Vierge 50 Paris.





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
COMMENT ON SE FAIT AIMER PAR SA FEMME, par  
CHARLES MONSELET. — CAUSERIES. — RÉBUS IL-  
LUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



LA saison d'hiver n'est pas encore commencée dans les salons. Il faut, avant tout, se composer, se préparer; c'est absolument comme au théâtre, où l'on veut toujours rentrer avec éclat. La scène est plus vaste; mais, de même, il y a les grands et les petits emplois: les ingénues, les grandes coquettes, les duègnes, les utilités, très-utiles, car elles sont le plus grand nombre.

C'est au Théâtre-Italien que les gens du monde et les chanteurs feront leur première rentrée. M. Lumley n'épargnera rien, dit-on, pour ramener ce théâtre à sa seule et vraie patronne, la mode! Nous croyons pouvoir lui prédire qu'il réussira, car déjà la curiosité est vivement exci-

tée par l'annonce des chanteurs qui doivent s'y faire entendre pendant la saison d'hiver: madame Sontag, Colini, le plus célèbre baryton de l'Italie, Gardoni, et plusieurs chanteurs non moins célèbres.

Du reste, les modes les plus riches seront et sont déjà à l'ordre du jour; aussi nous n'osons plus, comme il nous est arrivé souvent, désigner ces objets charmants sous le nom un peu sans gêne de *chiffons*.

Comment, en effet, appeler chiffon une magnifique étoffe fort à la mode, le droguet; une autre, la moire antique; les satins brochés, et les robes à disposition, toutes d'un prix assez élevé, attendu leur qualité d'étoffes nouvelles.

Les robes de bal sont aussi très-ornées; nous n'en voulons citer qu'une preuve par la description d'une toilette de tulle rose faite la semaine dernière chez madame Célestine Quillet, qui certainement fait autorité dans ces questions.

Donc cette robe était à deux jupes de tulle rose. La première, garnie de quatre volants de tulle coupés au bord en rivière; ces volants étaient posés deux par deux, c'est-à-dire qu'après les deux premiers volants il y avait un espace; les deux autres venaient ensuite en tenant le même volume que les deux premiers. La seconde jupe, très-courte, formait ensuite le troisième volant; elle était garnie et coupée en dents-rivière pour faire suite aux volants de la première jupe. La garniture de chaque volant et de la seconde jupe se composait d'un petit volant de ruban de satin n° 4 ayant au-dessus un volant de tulle rose bordé d'une blonde blanche large de trois à quatre centimètres; en tête de ce volant,



était encore un volant de ruban comme le premier. On ne peut pas se figurer l'éclat, le *papilotage* de cette robe de bal, qu'illustrait une délicieuse branche de fleurs et de feuillage de roses de haie doubles, c'est-à-dire de fantaisie, laquelle, attachée près de la pointe de la robe à gauche, s'écartait en trois grandes branches, l'une, celle du milieu, descendant aux trois quarts de la jupe. Le corsage style Louis XV, avec berthe-châle en blonde encadrée par une fontange de ruban de satin rose, la pièce du devant garnie de volants de blonde et volants de petit ruban. Les manches très-courtes, garnies de blonde et ruban; la blonde était relevée en dedans par un bouton de rose; le feuillage se continuait en petite guirlande autour de la manche.

La guirlande pour compléter cette toilette se composait aussi de branches de roses de haie doubles dont les feuillages tombaient assez bas sur le cou.

Une autre jolie robe de soirée d'un genre plus simple était en taffetas blanc chiné à fleurs de couleur et feuillage nuancé. La jupe était garnie devant en large tablier par un volant de ruban assorti liséré cerise au bord, posé à partir de la taille en trois grandes dents; à chaque tournant de dent était un nœud de ruban. Le corsage style Louis XV était garni de rubans posés en berthe-châle qu'encadrait une échelle de trois nœuds de ruban. Les petites manches étaient bordées d'une fontange de ruban; au-dessus du ruban était une seconde petite manche plus large, unie, qui était relevée, de distance en distance, en draperie, au moyen d'un ruban ployé qui se perdait dans la couture des entourures.

Une belle robe de velours rouge amarante avait sa jupe unie, son corsage-veste à basques légèrement en pointe devant et ouvertes. Les manches, justes du haut, demi-longues, ouvertes en dedans jusqu'au-dessus de la saignée, en forme arrondie et larges, étaient garnies aux bords d'un ruban de satin froncé de manière à produire l'effet d'un feuillage de satin. Les basques et le devant de la veste étaient garnis de même, un nœud de ruban était posé à chaque manche en dedans.

Une magnifique robe de velours épinglé vert-Isly était ornée devant en tablier très-écarté du bas par deux larges barbes de point d'Alençon, ou plutôt par une dentelle double faisant ainsi l'effet d'une barbe; au milieu de cette dentelle, était un ruban de satin qui formait de larges coques plates retenues de distance en distance par un bouquet de fleurs roses; les derniers bouquets se trouvaient placés, par l'écart de la dentelle, presque sur chaque côté de la robe. La berthe-châle était en point d'Alençon, ayant en tête une fontange de ruban de satin.

Il y avait aussi une charmante toilette de maî-

tresse de maison. C'était une redingote de taffetas blanc à corsage montant à basques du bas, petite et taillée en dents arrondies. Le corsage était garni, au milieu en montant, d'un ruban qui semblait gaufré, mais qui n'était en réalité que retenu dans chaque pli par un bouton grelot en pierre lilas, espèce d'améthyste. Ce ruban était dentelé et frangé aux bords. Deux autres rubans étaient posés en volant et en forme d'éventail et allaient finir dans la couture des épaules.

La jupe était garnie de même, un ruban tuyauté au milieu avec boutons, et de chaque côté deux volants de ruban qui s'écartaient du bas en tablier.

Les robes de promenade, plus simples de garniture, n'en sont pas moins en riches étoffes de soie.

Le luxe des ornements est partout : sur les robes, les manteaux et les chapeaux. Pour les chapeaux, ce luxe est un écueil où vient souvent se briser plus d'une réputation de bon goût. Les chapeaux et les capotes sont presque tous couverts d'ornements depuis le bord de la passe jusque derrière le fond, que l'ornement soit interrompu par distance ou qu'il se continue sans interruption.

Les nouvelles modes des demoiselles Romain sont, comme toutes celles des bonnes modistes, très-ornées; mais elles le sont dans cette limite inexplicable qui est le charme, ce qu'enfin on a appelé *le je ne sais quoi*.

Que vous regardiez la capote de velours ornée de simples biais, ruches froncées, capote vert-Chamberd, à fond bouillonné en long, chaque bouillon séparé par une ruche de velours, le tout sans fracas, le fond petit et souple, qui vient se perdre en fuyant dans le bavolet, et enfin, du côté gauche, une jolie tête de plume d'autruche nouée de brins de marabouts; que vous regardiez cette capote, son aspect, malgré les ornements imposés par la mode, est d'une simplicité charmante : c'est qu'elle n'est ni trop ni trop peu garnie.

Nous dirons de même pour des capotes de satin blanc et velours épinglé, toujours à fond souple et très-fuyant derrière.

La capote en ruban droguet couleur feutre doublée de velours épinglé rose a beaucoup de succès. Son fond souple est traversé en travers par deux petits volants de ruban qui se trouvent encadrés autour de la forme par un plus grand volant à tête en même ruban; au milieu de la passe, est encore un volant de ruban, mais petit et sans tête; le bord de la passe est couvert d'un biais de velours épinglé rose couvert par deux volants de très-petite blonde blanche.

Ces demoiselles ont aussi des chapeaux de velours frappé qui semblent sur fond de satin brodé de velours. Les passes de ces chapeaux sont sim-



de mieux en étoffe noire de tous genres laine et soie. M. Collet, propriétaire du magasin du *Sarcophage*, en a fait l'une des plus complètes de Paris : ce qui était nécessaire pour ce quartier de l'aristocratie.

On garnit des petits manteaux de velours pour promenades en voiture ou spectacles, d'une large bande de fourrure d'hermine. Les couleurs en vogue sont nacarat, grenat et vert-Chambord. Ces manteaux sont en forme de petits paletots, à larges manches bordées au bas d'une bande de fourrure.

Les sorties de bal se font en satin à la reine, mais plus encore en cachemire blanc. Les capuchons, qui ont la forme pointue des burnous, sont doublés de soie, piqués et ouatés comme le corps des manteaux, soit rose, soit bleu ou blanc.

Une jolie toilette de promenade se compose pour le moment :

D'une capote de velours vert-Chambord entièrement froncée à bouillons jusque derrière la forme, à bord à jour couvert de dentelle noire, dessous de passe en rubans de velours rose ou fleurs roses ;

D'un manteau de velours noir, garni de deux rangs de belle dentelle de laine noire : le dernier rang, celui du dessus ayant en tête une large broderie en passementerie à picot ;

D'une robe en droguet fond vert, brochée, à dessin vert et noir.

Ou bien encore :

D'une capote de satin blanc et velours épinglé blanc ;

D'un manteau de velours pain-brûlé, brodé au bas, devant et autour des manches, d'une large broderie en soie au passé ;

D'une redingote en taffetas à disposition bleu et noir, ou feu et noir.

Madame Dumoulin (1) voit affluer chez elle sa nombreuse clientèle, qui vient renouveler ses corsets ; car voici bientôt l'heure des grandes toilettes qui va sonner : on ne saurait se contenter des corsets un peu sans gêne de l'été. D'ailleurs, madame Dumoulin apporte toujours dans la coupe de ses corsets des améliorations dont on a hâte de profiter.

LOMÉNIE DE V.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.



#### Détails du Dessin.

Chapeau de velours à fond capote, souple, bordé de dentelle et ornée de chaque côté par une touffe de têtes de plume.

Redingote à disposition, en taffetas broché de petits bouquets et à rayures satinées sur chaque lê de devant. Sous-manches et col en mousseline brodée au plumetis.

#### COSTUME D'HOMME.

Paletot de drap marron à collet de velours, le paletot bordé d'un galon large d'un pouce. Pantalon de drap. Bottines vernies.

#### PATRONS.

Patron de tunique pour enfant de trois, quatre ou cinq ans. — La tunique ouvre du côté droit ; le morceau qui regarde le côté des boutons se rapporte comme pour un devant de chemise d'homme. Cette tunique doit se tailler en biais lors même qu'elle serait en étoffe unie, en étoffe à carreaux c'est tout à fait nécessaire.

Patron de chapeau de velours ou satin.

Patron de capote.

L'autre côté de la feuille contient un patron de bonnet pour être brodé au plumetis ; il doit ensuite être entouré d'une dentelle haute d'un centimètre à deux centimètres. On pose ce fond sur un ruban qui tombe de chaque côté en longues brides ; sur ce ruban est froncée la pointe du plissé en deux ou trois plis fixés sur le ruban. On ajoute sur ces plis quelques coques de ruban et quelques-unes dessous. Le dessin en donne d'ailleurs une indication suffisante. Ce patron de bonnet peut encore servir pour bonnet de tulle bruxelles garni de petite dentelle. On peut aussi, au-dessus de cette dentelle, coudre deux ou trois rangs de petit ruban satiné. — Cette feuille contient aussi deux bas de jupons broderie anglaise, deux coins de mouchoirs, un modèle pour volant de bas de manches et deux entre-deux, l'un plumetis et l'autre broderie anglaise.



Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philocomé* de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE de la rue Jean-Jacques Rousseau, 5. Cette préparation est onctueuse et fondante ; elle rend les cheveux



brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philocomé* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.



## MANETTE.

(SUITE ET FIN.)

C'est merveilleux de voir tout ce qui se fait de sérieux, de terrible, de criminel, dans la vie privée, sous les apparences les plus communes, avec les allures les plus banales. On a caractérisé trop poétiquement le contraste en disant : C'est un volcan sous des fleurs; car ces fleurs, il faut bien le dire, ne sont souvent que des couches de salade et des planches de radis. Ceux qui passaient et repassaient devant la boutique de M. Leveneur, qui entraient chez lui ou en sortaient, comme de coutume, avec une bouteille d'huile, une livre de sel, un paquet d'allumettes, ne se doutaient guère que, sur ces trois personnes de la maison, l'une devait être enlevée dans la nuit, l'autre errer au milieu d'une forêt pour dérober, à la faveur d'une correspondance surprise entre deux voleurs, une cassette de diamants de la valeur de quatre cent mille francs.

Enfin la nuit vint, et elle vint très-vite, car on était en plein hiver; mais la soirée fut pesante à trainer pour la famille Leveneur. Manette regardait à chaque instant la pendule à la dérobee, et lorsqu'elle ramenait ses yeux sur elle-même, elle retenait des larmes. Son père s'occupait aussi beaucoup de l'heure; mais, pour abrégier le temps, il se levait, montait à sa chambre, où on l'entendait ouvrir des tiroirs et comme essayer les ressorts d'une paire de pistolets. Madame Leveneur ne se doutait que trop du but de tous ces préparatifs; elle en était épouvantée. Jamais, n'étant à

profit ses criminelles indiscrétions, son mari n'avait tenté un coup pareil à celui qu'il allait faire; et plus il était hardi, dangereux, sinistre, moins elle osait s'y opposer. Elle entrevoyait la fin certaine, infaillible, de tous ces méfaits. Parfois elle voulait aller tout avouer à son confesseur; mais la peur la retenait encore. Ses terreurs n'avaient jamais été plus grandes que pendant cette nuit. Se confier à sa fille? mais elle ne l'avait pas habituée à ces épanchements qui, dans la famille, préviennent tant de malheurs, adoucissent tant de peines! Leveneur avait contribué à produire cet éloignement parce qu'il savait que tout rapprochement entre la mère et la fille se ferait contre lui.

Quand il fut redescendu, il affecta de la gaieté, une certaine bonté même pour sa fille.

A neuf heures moins quelques minutes, Manette ayant quitté sa place et s'étant dirigée, plus morte que vive, vers l'escalier, sa mère lui dit :

« Où vas-tu? Tu sais que ton père ne veut pas que tu quittes ainsi ton travail... »

— Laisse-la donc aller où il lui plaira, cette chère enfant, lui dit Leveneur.

— Mon Dieu! je ne m'y oppose que pour vous; je craignais... »

Ce mot de chère enfant, donné pour la première fois par M. Leveneur à Manette, toucha si profondément celle-ci, qu'elle fut sur le point de se retourner, de se jeter au cou de son père et de lui tout avouer, tant Dieu a mis de force dans l'amour filial. Mais ce n'était qu'une parole, le sentiment n'y était pas. Elle produisit ce qu'elle peut produire, une intention, un geste. L'injustice paternelle devait irrévocablement s'expier.

Il n'était pas neuf heures quand Leveneur quitta sa boutique pour se rendre à trois lieues de chez lui, dans la forêt de Cortavel. On touchait à la fin de décembre; la nuit était terne et froide; il bruissait, les chemins se cachaient sous une lame de verglas. Pour un homme endurci comme Leveneur, le froid et les mauvaises routes n'étaient pas un sérieux obstacle. Il fit bravement ses trois lieues en deux heures et demie, en sorte qu'il se trouva à l'entrée de la forêt de Cortavel à onze heures et demi. Il calcula qu'il lui fallait au moins une heure pour arriver jusqu'à la ruelle du *Pied-Coupé*, où se trouvait le chêne sous lequel était enfouie la cassette de la marquise de Lascars.

Mais dès qu'il se fut un peu avancé dans la forêt, il s'abaissa sur lui un brouillard si épais, que l'habitude qu'il avait de la forêt de Cortavel lui suffit à peine pour se conduire. Quoique le chemin des *Buttes* fût assez large, il s'en écartait souvent, et il avait alors toutes les peines du monde à se retrouver. Il éprouva plus d'une fois une commotion nerveuse en se sentant coudoyer par quelque tronc d'arbre, ou frôler le visage par une branche morte. Il s'arrêta un moment pour



porter vivement les mains à ses pistolets en voyant ou en croyant voir passer devant ses yeux une lueur écarlate comme celle qui jaillirait d'une lanterne portée dans le brouillard.

Enfin il arriva au rond-point du *Mouton-Noir*, et il enfila l'étroite ruelle du *Pied-Coupé*, celle où les assassins de la marquise de Lascars, selon l'aveu de l'un d'eux, avaient caché la cassette. L'obscurité était complète; elle faisait voûte sur sa tête. En ce moment son énergie l'abandonna tout à fait, et il eut ce frisson d'acier qui trompe rarement quand il pénètre dans le cœur de ceux dont la peur n'est pas l'état ordinaire; il se sentit dans l'impossibilité complète de faire usage de ses armes en cas d'attaque. Ce ne fut qu'un instant; le lion rentra dans sa peau. Leveneur frappa du pied le sol en homme non-seulement décidé à braver le danger, mais à le provoquer, à l'aspirer par tous ses pores. Ses narines s'enflèrent, il respira fortement, et il se dit : Nous y voici ! Il était en effet au pied du chêne si exactement désigné dans la lettre de l'assassin. Accroupi dans la brume, il commença à creuser avec la petite bêche qu'il avait apportée; en moins de dix minutes, il a fait un trou de plus de deux pieds de profondeur. « Que signifie ? se demande-t-il avec étonnement en s'essuyant le front, je ne vois rien. Le voleur a dit de creuser dix-huit pouces; en voilà plus de trente, et rien ! pas de cassette; toujours de la terre ! » Il recommence; il bêche, il élargit le trou, il fouille encore... même déception. Une troisième fois il se dispose à reprendre son œuvre, lorsque la lueur rouge qu'il a déjà aperçue à une lieue de là l'éclaire par derrière, s'épanouit, l'inonde, et projette son ombre gigantesque sur le chemin. Leveneur empoigne ses pistolets..., se retourne pour faire feu..., sa fille et Engelbert sont devant lui. Il recule, laisse tomber ses pistolets; il veut parler, il étouffe, il recule et s'adosse contre le chêne.

« Le trésor n'existe pas, lui dit froidement Engelbert; il n'y a pas de cassette. C'est moi qui ai écrit cette lettre qui vous a trompé, parce que je n'ignorais pas que vous les ouvriez toutes.

— C'est faux ! comment sauriez-vous ?...

— Je sais que vous les décachetez, parce que j'ai soupçonné d'abord que vous aviez ouvert la lettre que j'écrivais à ma mère, et parce que j'ai été convaincu ces jours derniers que vous aviez pareillement ouvert celles que nous nous écrivions votre fille et moi.

— Ma fille et vous !

— Votre fille et moi; je suis le réfractaire qui lui écrivait, celui qu'elle aime, celui qui l'a enlevée cette nuit. Vous voyez que je sais bien que vous décachetez les lettres.

— Silence ! ou je suis mort.

— Vous devinez à quel prix je garderai le silence ? répondit Engelbert en montrant Manette.

— Je le devine, mon gendre ! répliqua Leveneur en posant sa large main sur l'épaule d'Engelbert.

Leveneur a vendu son bureau de poste

LÉON GOZLAN.



## CAUSERIES.

La grande nouvelle du jour, c'est la découverte de la *boussole pasilatinique*, cachée au fond de la coquille d'un simple mollusque. Cette boussole se trouvait là, sans que personne s'en doutât, depuis la création du monde et des escargots.

Cette découverte est due à un savant américain, M. Chrétien, de New-York, et elle nous a été révélée en France par deux grands feuilletons de la *Presse*.

Cette découverte de M. Chrétien a été perfectionnée par M. Benolt (de l'Hérault).

A mes yeux, comme à ceux d'une foule d'autres personnes, fort honorables du reste, et entre autres des rédacteurs du dictionnaire de l'Académie française, l'escargot n'était, jusqu'à ce jour, qu'une simple hélice terrestre à coquille, un mollusque testacé, tranchons le mot, un vulgaire alédobranche !

Eh bien ! l'escargot sera désormais employé à transporter des dépêches à des distances merveilleuses et avec une vitesse fabuleuse.

La France pourra communiquer instantanément avec l'Amérique : — plus de paquebots, rien que des escargots.

Lisez la *Presse* !

Par exemple, il faut que ces escargots soient crus; une fois cuits ils perdent toutes leurs propriétés magnétiques et pasilatiniques.

Je m'explique : — les escargots possèdent au plus haut degré le sympathisme entre eux; mais, pour arriver à ce résultat, il faut préalablement les marier les uns aux autres.

Des escargots mariés deviennent tellement sympathiques qu'ils restent en relations constantes, quand même des révolutions les auraient séparés violemment et auraient forcé l'un d'eux à s'expatrier au loin.

A l'aide d'un simple escargot, M. Benolt, qui habite le département de l'Hérault, se fait fort de communiquer prochainement ses pensées à M. Chrétien, qui se trouve sur les bords de l'Ohio, où l'on a transporté l'escargot qui est sympathique à celui de l'Hérault.

C'est un véritable télégraphe électrique moins le fil de fer.

Maintenant que je vous ai expliqué clairement tout le système sur lequel a été établi ce nouveau télégraphe,



je puis vous parler du résultat obtenu dans la première expérience qui vient d'avoir lieu à Paris.

Le mot GYMNASE ayant été donné par l'une des boussoles, l'autre n'hésita pas à reproduire GYMOATE.

Ce qui est déjà fort joli pour un premier essai.

Et d'ailleurs, remarquez que ce *Gymoate* peut s'expliquer de deux manières également satisfaisantes : — d'abord comme l'on correspondait avec M. Chrétien, qui habite les bords de l'Ohio, il peut très-bien se faire que *Gymoate* soit la traduction américaine et fidèle du mot français *Gymnase*, — ce qui nous prouverait que les escargots parlent naturellement les deux langues.

Ou bien encore l'on peut attribuer cette légère erreur dans la correspondance à une simple plaisanterie des escargots.

Vous avez dû remarquer maintes fois que ce mollusque est naturellement malin.

Nous apprécierons bientôt toute l'importance de la découverte de la nouvelle propriété des escargots, sous le point de vue des correspondances diplomatiques, commerciales et amoureuses.

LOUIS HUART.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *L'Anneau de Salomon*, légende-vaudeville en un acte, de M. Henri Berthoud. — Voici une pièce qui sort des données vulgaires. — M. Henri Berthoud n'a pas voulu suivre les sentiers battus par les vaudevillistes français ; prenant un chemin tout nouveau, il nous a conduits au beau milieu de la Hollande, — et à une époque où il tombe de la neige et où l'on porte des vêtements du moyen âge.

Cette première fantaisie de M. Berthoud nous a valu tout d'abord, au lever du rideau, un ravissant décor et de charmants costumes.

Vous connaissez sans doute la ballade de l'anneau de Salomon ? Pour peu que vous n'en ayez jamais entendu parler, voici une jolie fille qui va vous la chanter sans se faire prier.

Cette ballade nous apprend que le roi Salomon, en mourant, a légué aux Hollandais son fameux anneau à l'aide duquel on acquiert la toute-puissance, pourvu qu'on éprouve un amour sincère.

Jusqu'à présent cet anneau n'a pu être retrouvé, mais tout espoir n'est pas perdu.

Maintenant, vous voyez cette pauvre idiote qui est la risée de tout le village : — On la nomme Thréa.

Thréa a été sauvée de la mort par le jeune Hans, aussi aime-t-elle Hans de toutes les forces de son âme. — Elle l'aime tellement que, pour le voir de plus loin, elle monte sur un vieux pan de mur ; — ce mur s'écroule en entraînant la jeune fille dans sa chute, — et au milieu des décombres Thréa découvre une bague qui n'est rien autre que l'anneau de Salomon !

Thréa, qui est trop idiote pour avoir jamais entendu parler ni de Salomon ni de sa bijouterie, passe machinalement cette bague à son doigt, et soudain apparaissent

des fées qui viennent pour emmener Thréa dans le paradis hollandais qu'elles habitent.

Thréa cesse d'être idiote, elle se trouve transformée en fille de l'air, costume de ballon-Poitevin, mais en perdant son idiotisme Thréa n'a pas perdu son amour.

La nouvelle fée renonce formellement aux délices du séjour enchanteur auquel elle a droit de par l'anneau de Salomon.

Thréa aime mieux continuer à être malheureuse sur la terre en compagnie de Hans.

Tant de vertus finissent par trouver leur récompense et, par suite d'une nouvelle transformation, que j'attribue plus que jamais à Salomon, Thréa apparaît costumée en une délicieuse paysanne frisonne, et elle épouse Hans à la satisfaction générale.

J'avoue que pour ma part je n'ai pas vu cet hymen d'un trop bon œil, mademoiselle Page me semblait si ravissante, que j'enviais le sort de ce diable de paysan hollandais.

Mais comme, après tout, il m'était impossible de lutter contre Hans aidé de Salomon, je me suis mis à applaudir à ce mariage comme tout le monde.

N'importe, je trouve que Hans est réellement par trop hollandais pour épouser une aussi jolie femme.

Dans cette rapide analyse, nous vous avons donné à peu près un aperçu de l'intrigue de la nouvelle pièce du théâtre des Variétés, mais ce dont notre article ne saurait vous donner une idée, même imparfaite, c'est la fraîcheur des détails et le charme des couplets.

Presque tous les airs de cette pièce ont été empruntés aux mélodies nationales de la Hollande, et ils ont été arrangés avec beaucoup de goût par M. Nargeot, l'habile chef d'orchestre des Variétés.

La création du rôle difficile de Thréa a été un véritable triomphe pour mademoiselle Page, qui nous a prouvé hier au soir qu'elle n'est pas seulement une de nos plus jolies artistes, mais qu'elle est encore une de nos meilleures comédiennes.

LOUIS HUART.

L'ouverture du Théâtre-Italien est irrévocablement fixée au samedi 9 novembre. Sa salle, entièrement restaurée, rayonnera dans tout l'éclat de sa nouvelle splendeur. Le premier ouvrage qu'on annonce est *la Sonnambula*, de Bellini. Madame Sontag y remplira, pour la première fois chez nous, le rôle d'Amina. Ce rôle d'agilité et de grâce, de passion naïve et de mélancolie touchante, convient merveilleusement au talent de l'illustre cantatrice. Bien que la direction nouvelle n'ait pas jugé à propos de publier son programme, nous croyons savoir qu'il est dans ses intentions de varier, plus qu'on ne l'a jamais fait, le répertoire et la troupe, et de ménager, de quinzaine en quinzaine, une nouvelle surprise au public parisien. Nos correspondants d'Italie et d'Allemagne nous assurent qu'il se fait dans ces deux pays, berceau de la musique, un grand remue-ménage de contralti, de soprani, de barytons et de ténors. Si nos informations sont exactes, voici les noms des artistes définitivement engagés jusqu'à ce jour : mesdames Sontag, Parodi, Alaymo,



Le soir retrouva Jeanne en pleurs au pied du lit de son époux. Des paysans l'avaient ramassé dans la poussière et transporté chez lui sur un brancard; sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle.

Jeanne, émue et immobile, épiait son moindre souffle et se penchait à chacun de ses mouvements, lorsque, — en voulant donner de l'air à la poitrine du blessé, — sa main rencontra un papier cacheté adressé au *procureur du roi*. Elle l'ouvrit avec vivacité, et lut à la lueur d'une chandelle les mots suivants: « Qu'on n'accuse personne de ma mort, c'est volontairement que je me tue. »

Une larme chaude roula le long de sa joue, — et ses lèvres s'appuyèrent pieusement sur le front de son mari.

La convalescence de Pierre dura quinze jours, pendant lesquels Jeanne ne cessa de montrer un dévouement sans exemple. Elle ne voulut céder à aucun autre le soin de le veiller, et ses nuits tout entières s'écoulèrent auprès de son chevet.

Aujourd'hui Pierre a une jambe cassée, mais il est adoré de sa femme. Aussi lui dit-il parfois:

« Je savais bien que tu finirais par m'aimer. »

CHARLES MONSELET.

## GAUSERIES.

\*. Grâce à un industriel non moins hardi qu'aquatique, nous allons enfin voir à Paris des tritons.

Désormais le triton ne sera plus une fable, il devient une réalité. — Rendons-en grâce aux dieux d'abord, puis ensuite à M<sup>r</sup> Planchat, notaire, qui a rédigé l'acte de société en vertu duquel les tritons vont acquérir le droit de domicile à Paris. — Leur installation coûtera six cent mille francs.

Ces tritons ne sont pas des animaux amphibies qui viennent faire concurrence à Paris aux phoques savants des Champs-Élysées et de la foire de Saint-Cloud.

La société des tritons, société dans laquelle vous serez admis immédiatement dès que vous en témoignerez le moindre désir à maître Planchat, notaire, est instituée au capital de six cent mille francs.

Moyennant cette somme, le fondateur de ladite société se fait fort de transformer tous les Parisiens en de véritables tritons, tritonnant l'hiver comme l'été dans une eau que je n'ose pas qualifier de pure, mais que le prospectus nous garantit devoir être chaude.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'école de natation fondée naguère à l'extrémité des Champs-Élysées, dans un vaste réservoir alimenté par les eaux de la pompe à feu de Chaillot.

Cette entreprise obtint un certain succès, et les Parisiens fanatiques de la brasse, de la coupe et de la planche avaient l'agrément de goûter tous les délices de ces différents exercices en plein mois de janvier.

Par malheur, au sortir du bain, on courait risque d'attraper une fluxion de poitrine en traversant les Champs-Élysées, où tous les vents ont depuis longtemps établi leur domicile. — Mais quand on avait la précaution de prendre un fiacre bien fermé, on en était quitte pour un gros rhume.

Un autre inconvénient plus grand se manifesta un jour

pour les baigneurs. — La pompe à feu ayant été chauffée trop vivement, les nageurs s'aperçurent tout à coup qu'ils s'exerçaient à la coupe au milieu d'une eau qui menaçait de devenir bouillante.

On retira trois amateurs à moitié cuits.

La société créée par devant maître Planchat a pour but d'exploiter l'idée du Gros-Caillou, mais en y apportant toutes les améliorations que des méditations profondes ont suggérées au fondateur des tritons.

D'abord les amateurs ne seront plus obligés de traverser l'hiver les Champs-Élysées pour jouir de l'agrément de la natation; des cuves gigantesques, remplies d'eau tiède, seront établies dans différents quartiers de Paris.

De plus, le prospectus nous donne l'assurance que l'eau ne sera jamais bouillante.

Enfin, dernier agrément, les écoles de natation d'hiver seront créées à l'usage des deux sexes.

Dans ces établissements nous ne serons plus ni hommes ni femmes, nous serons tous tritons!

\*. Une splendide cérémonie se prépare à Paris.

Le char de l'*Epoque* sera éclipsé, et même la cavalcade du bœuf-gras paraîtra bien maigre si on la compare aux merveilles de la promenade du lingot d'or.

On est occupé en ce moment à l'hôtel des Monnaies à fondre le fameux bloc d'or massif qui doit servir de lot principal lors du tirage de la loterie californienne.

Ce lingot sera prochainement transporté du quai Conti au passage Jouffroy, mais les administrateurs de la loterie ont compris qu'un tel voyage ne pouvait pas se faire dans un fiacre vulgaire, avec les stores baissés.

Les Parisiens n'ont pas tous les jours l'occasion de pouvoir contempler un lingot d'or de quatre cent mille francs. — Les philanthropes qui ont eu l'idée de ce gros lot ont voulu qu'il fût aperçu par tous les souscripteurs.

Un seul Parisien gagnera ce lingot, mais tous les autres auront eu le bonheur de le contempler; ce sera toujours une consolation.

Le lingot d'or sera placé sur un char triomphal, et tous les administrateurs de la loterie l'entoureront vêtus en Californiens.

Mais en Californiens des anciens temps, attendu que le chapeau de paille et la veste en coutil de nos jours ne composent pas un costume suffisamment riche, — tandis que les anciens Californiens portaient un uniforme qui se rapprochait beaucoup de celui des Incas. — Voir l'*Opéra* de *Fernand Cortez*.

Une musique nombreuse et brillante accompagnera les lingots d'or et jouera pendant toute la durée du chemin des airs de circonstance, tels que:

L'or n'est pas une chimère,  
Sachons, sachons nous en servir!

et autres mélodies plus ou moins tirées de *Robert le Diable*.

Dans la partition primitive, les auteurs avaient écrit: *L'or est une chimère*, mais à la demande des administrateurs de la loterie californienne, M. Scribe a fait une correction à ce vers.

Le char du lingot d'or prendra les quais et les boulevards; — il suivra à peu près l'itinéraire du bœuf-gras.

De plus, toujours à l'instar du bœuf en question, la mascarade californienne fera des stations chez les principaux financiers de notre époque.

Cette cérémonie publique, cette glorification de l'or sera bien certainement une des fêtes les plus belles et les plus morales offertes jusqu'à ce jour aux Parisiens.

Elle leur prouvera que la caisse d'épargne est une chimère et que, pour faire fortune, ce qu'il y a de mieux, c'est de porter toutes ses économies à la boutique du passage Jouffroy.

Moyennant quoi vous gagnerez quatre cent mille francs pour vos vieux jours.

En avant la musique!

LOUIS HUART.



॥ श्रीगणेशाय नमः ॥



**Explication du dernier Rébus.**

Paraître sans R après T et sans A, fée que tas sci<sup>ti</sup>, ON dans le Monde, & en cor, la verre, l, tables, mêts, T'ODE, POUR ré, U, sirop près dais, cercles sans C.

(Paraitre sans air apprêté et sans affectation dans le monde, est encore la véritable méthode pour réussir auprès des cercles sensés.

**J. de Barthélemy**, 7, *faubourg Poissonnière*.  
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

**Le Coloriste de la Fleur.** Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

**Ameublements parisiens,** très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

**London illustrated news.** Pour toutes les personnes qui

**London illustrated news.** Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50 ; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> du mois.

## CAPOTES POUR DAMES,

en feutre et castor, parfaites d'élégance et de bon goût.

**3, rue Vivienne** (vis-à-vis le n° 8).

**Portraits d'après nature.** Un artiste lithographe dessine

les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.

S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques

par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Diorama en miniature.** Six jolis sujets trans-  
parents qu'on arrange

à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

**Mantelets, Manteaux,** nouveautés confectionnées, écharpes et ro-

bes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.